

LE JOUR, 1945
13 septembre 1945

FUITE DU TEMPS

Si je le pouvais, en dépit de Bergson et de l'âge, je m'arrangerais pour que le temps me parût long. Et pour cela, malgré la conscience du temps qui nous vient de la fuite des années, malgré la lucidité cruelle que la sagesse nous donne à l'égard de nous-mêmes, je m'efforcerais de trouver le temps interminable, dans la solitude, dans les paresseuses ensoleillées de l'été, dans la musique naturelle de l'aube, à la lisière d'un bois, en face de la mer, aussi loin qu'il se peut de tout ce qui passe.

Sur le plan terrestre, on a certains jours, le loisir de se croire éternel.

La mort franchie et dans l'éternité, quel souci aurions-nous du temps et de l'espace ?

La vie est belle, réduite à ses premiers éléments. Pour des yeux purs, elle se ralentit merveilleusement et s'allonge ; elle n'a plus les frontières de notre perversité et de nos désirs. Elle n'a plus de liens, elle est littéralement sans bornes.

Nous ne savons plus vivre. Possédés par mille artifices, agités par des soins qui ne sont rien, tourmentés le soir et le matin, matérialisés et persécutés jusque dans nos rêves, nous transformons la lumière en tristesse.

Avec la joie, avec le bonheur, nous faisons de l'ombre.

Quel démon nous pousse-t-il à abimer tout de nos délices pour posséder si peu de chose ?

Le goût de la possession ne meurt que chez ceux-là qui s'attachent à l'esprit ; qui n'aiment plus que la connaissance.

Lorsque j'étais enfant, ce qui paraissait attente et monotonie j'aimerais l'avoir aujourd'hui comme une richesse : le silence et la paix qui permettent d'écouter indéfiniment le bruit des vagues et le chant du grillon, de s'endormir vingt fois sur un livre ouvert, pour revoir vingt fois d'un regard ébloui, la splendeur d'un matin d'été, noyé dans la béatitude du corps et de l'esprit, lorsque le temps n'est plus qu'un songe.

Comme dans nos paresseuses incommensurables, il y a dans l'agitation démesurée de l'Occident une part de folie...

Mais, si fugitif est devenu le temps, qu'il nous laisse à peine le moyen de percevoir le sifflement des nébuleuses, se précipitant Dieu sait où, les unes après les autres, dans la direction de l'infini.